

Le Mahdi Blanc

Par W. L. Alden



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est parue initialement
dans *The Putnam's magazine* - août 1908
(vol. 4 - N°1)

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

I

Les enfants de l'*école du dimanche* baptiste de West Carthage étaient les fiers possesseurs d'un païen. C'était un tout petit païen de la variété birmane, et les frais de son éducation et de sa christianisation dans la famille d'un missionnaire de Maulmain étaient payés par les contributions de l'*école du dimanche*. Il était naturel que les jeunes propriétaires du petit païen soient fiers de leur œuvre bienfaisante, mais il est regrettable qu'ils aient permis à leur orgueil de se manifester d'une manière offensante pour l'*école du dimanche* méthodiste. Lorsqu'un jeune baptiste rencontrait un jeune méthodiste, le premier criait souvent avec dérision « Yah ! Tu n'as pas de païens. Tu es trop avare pour en garder un. » Cette remarque, ainsi que d'autres, conçues dans le même esprit, ne tendaient pas à promouvoir un sentiment amical, et avec le temps, l'irritation ressentie par les enfants méthodistes s'étendit à leurs parents. Il fut convenu que quelque chose devait être fait pour contrôler l'esprit agressif des jeunes baptistes, et un éminent chef de classe, qui, d'après ce que l'on comprenait, était un tenancier de bar converti, remarqua :

— Ce que nous voulons faire, c'est voir ce baptiste païen et lui envoyer un meilleur missionnaire.

La suggestion fut reçue avec une approbation générale, et il fut bientôt décidé que l'Église méthodiste devrait envoyer un missionnaire qui serait soutenu par les contributions des enfants de l'école du dimanche, complétées, si nécessaire, par les contributions des membres adultes de l'Église.

Cette décision était à peine prise qu'un jeune homme occupait la chaire de l'église méthodiste un dimanche, pendant l'absence du prédicateur habituel, et prêchait un sermon des plus éloquents en faveur des missions. C'était un jeune homme remarquable à plusieurs égards. Bien que le Révérend Wallace n'ait pas encore vingt-cinq ans, son expérience religieuse était d'un caractère décidément très varié. Il avait commencé sa vie comme un presbytérien de la secte la plus stricte. À l'âge de vingt ans, il avait étonné et choqué ses amis en rejoignant l'Église catholique romaine. Deux ans plus tard, il devint unitarien et, après avoir passé une année dans un séminaire théologique unitarien, il a brusquement rejoint les méthodistes et a été autorisé à prêcher. Dans tous ces changements soudains, personne ne doutait de sa parfaite sincérité. C'était un enthousiaste né,

et c'est probablement parce que ses sentiments et ses convictions étaient toujours intenses au début, qu'ils s'épuisèrent rapidement. Grand, mince, le front haut et légèrement fuyant, avec de grands yeux lumineux qui scintillaient lorsqu'il déversait son torrent de paroles passionnées et retenaient le regard de ses auditeurs avec une force hypnotique inexorable, il était une figure frappante dans la chaire. Les femmes l'adoraient, et les hommes écoutaient ses prédications avec un pouls accéléré et un serrement de gorge ; et le lendemain, ils se demandaient pourquoi ils lui avaient permis de les obséder.

Lors de sa visite à West Carthage, Wallace avait cédé à la conviction soudaine qu'il était appelé à être missionnaire. Il irait vers les païens d'Afrique centrale - vers des tribus totalement sauvages et féroces - et il consacrerait sa vie à la tâche réjouissante de leur enseigner le chemin de la vie. Et s'ils le rejetaient et le tuaient ! Il gagnerait ainsi une couronne de martyr. Il se voyait attaché à un bûcher et subissant d'effroyables tortures avec un calme sourire de pardon sur les lèvres. Il s'entendait chanter un psaume exalté à l'approche de ses derniers instants, et les larmes d'une magnifique pitié pour lui-même lui venaient aux yeux en imaginant sa mort triomphante. C'est dans cet état d'es-

prit qu'il a prêché son sermon missionnaire, et la congrégation méthodiste a senti que la Providence leur avait envoyé l'homme idéal pour réaliser leur projet, et par là même de rabaisser la fierté de *l'école du dimanche* baptiste.

Wallace accepta volontiers ce projet et se déclara prêt à partir immédiatement pour l'Afrique centrale. Le pasteur de l'église, qui avait lu l'histoire de la conquête du Soudan par Kitchener, suggéra que Khartoum était l'endroit même où l'on avait impérativement besoin d'un missionnaire, et il fut décidé que Wallace irait à Khartoum. Il n'avait jamais entendu le nom de cet endroit auparavant, mais avec sa connaissance limitée de la géographie africaine, tous les endroits au sud du Caire faisaient partie de l'Afrique centrale qui l'appelait à l'aide. Ayant appris que l'arabe était parlé dans la région du Nil, il acheta une grammaire arabe et l'étudia assidûment pendant son voyage en Égypte. Comme beaucoup d'hommes dont l'éducation est déficiente, il découvrit qu'il pouvait acquérir une connaissance familière d'une langue en moins de temps et d'efforts que n'en demandent les hommes de culture approfondie. Cette découverte a renforcé sa conviction qu'il avait un appel divin pour l'Afrique. Elle lui donna un vague sentiment que, dans son cas, le miracle pentecôtiste

des langues se répétait dans une certaine mesure. Il était clairement prévu qu'il prêcherait à des tribus arabophones, et il ne doutait pas un instant que ses efforts seraient couronnés d'un merveilleux succès.

L'Égypte l'enchantait, en partie à cause de son étrangeté orientale, et en partie parce qu'il sentait que le pays lui avait été donné comme une possession spirituelle. Pendant le long voyage en remontant le fleuve jusqu'à Wady Halfa, et de là à travers le désert qui brûle le voyageur avec sa chaleur intolérable le jour, et le gèle avec son froid soudain la nuit, il observait les Arabes en robe bleue avec un sentiment jubilatoire de possession. Ils allaient être ses convertis. Ce sont des gens simples, gentils et courtois. Ils seraient incapables de résister à ses appels, de combattre ses arguments. Il les rassemblera tous pour les convertir. Il ferait pour l'Égypte spirituellement ce que les Anglais faisaient pour elle matériellement. Son nom resterait à jamais gravé dans les mémoires, même lorsque les noms de Lord Cromer et Lord Kitchener seraient devenus aussi embrumés que ceux des premiers rois égyptiens. Il avait été tout à fait disposé à être un martyr, pensait-il, et cette volonté lui serait sûrement comptée pour la justice. Maintenant, il était heureux d'être épargné afin de pouvoir accomplir une œuvre grande, merveilleuse,

sans précédent. C'étaient ses Arabes, ses Nubiens, ses Nègres, qu'il observait depuis le bateau à vapeur et le train. Ils étaient loin de se douter de l'identité de cet homme qui passait sur leur terre et de ce qu'il était destiné à accomplir. Il était intensément heureux. Il avait envie de se lancer dans des psaumes grandioses, mais un respect décent pour les sentiments de ses compagnons de voyage fatigués et brûlants le retenait. En même temps, dans son cœur, il chantait sa joie. Il avait trouvé le chemin dans lequel il devait marcher dans une fière humilité, conscient de sa puissance et de son abnégation, certain qu'il était dans la bonne voie et que rien ne pourrait contrecarrer son glorieux succès.

En arrivant à Khartoum, Wallace trouva une petite maison vacante, pour laquelle il acheta quelques articles de mobilier dans le bazar. Il y avait une garnison anglo-égyptienne dans la ville, mais à part les officiers britanniques, il n'y avait aucun homme de sa propre race avec qui il pouvait parler. Les officiers étaient froidement polis, mais ils ne se souciaient manifestement pas d'entretenir quelque relation que ce soit avec lui. Parmi les deux aumôniers du régiment britannique, l'un était un Irlandais catholique romain et l'autre un Écossais presbytérien. Le premier l'accueillit chaleureusement et lui dit que,

bien qu'il ne soit pas d'accord avec les vues théologiques de Wallace, il lui souhaitait bonne chance en ce qui concernait les conversions.

— Mais tu n'en auras jamais, mon garçon ! Je peux te le dire maintenant. Il est plus facile de convertir un crocodile qu'un Arabe, et c'est moi-même qui me suis souvent demandé pourquoi le roi Salomon n'a jamais dit cela. Cela aurait fait un très bon proverbe.

Le presbytérien rendit le salut de Wallace lorsqu'ils se rencontrèrent dans la rue, mais le méthodiste ne tarda pas à comprendre qu'aux yeux du calviniste, il était tout aussi hérétique qu'un mahométan.

Wallace était donc presque entièrement livré à lui-même, car le prêtre irlandais ne faisait que rarement appel à lui. Mais il ne se sentait pas seul. Il étudia l'arabe avec tant de persévérance qu'au bout de trois mois, il était capable de converser facilement avec les indigènes et de commencer son travail missionnaire. Il lui était bien sûr impossible d'organiser des services religieux avant d'avoir rassemblé un nombre suffisant de convertis pour former une congrégation, mais il pensait qu'il pourrait faire beaucoup en parlant familièrement avec les gens. Les Arabes l'écoutaient avec la courtoisie grave

de leur race. Les Nègres l'écoutaient en souriant, à l'exception d'un féroce soldat soudanais, qui le maudissait de tout cœur comme un infidèle. Mais contre le roc inexpugnable de la foi mahométane, ses exhortations passionnées, ses arguments sérieux, son exposé lucide de la foi chrétienne, se brisaient en une écume futile. Les Arabes respectaient sa sincérité, mais plaignaient l'ignorance de l'homme qui ne savait pas que le christianisme avait depuis longtemps été rendu obsolète par la révélation plus nouvelle et plus complète de Mahomet. Ils considéraient sa prédication comme nous considérerions un astronome qui n'avait jamais entendu parler du système copernicien et qui faisait des conférences à l'appui de la théorie ptolémaïque.

Wallace mit du temps à se rendre compte que sa mission était un échec. Il refusa de croire une telle chose possible. Il ne pouvait pas comprendre que la vérité exposée avec une éloquence telle que la sienne puisse manquer de bouleverser et de convaincre les indigènes ignorants. Pendant des mois, il travailla sans relâche pour gagner des âmes, mais pas un seul converti. Le jour vint où il dut reconnaître que tenter de convertir un Mahométan au christianisme était une entreprise sans espoir. La ténacité avec laquelle les Arabes s'accrochaient à leur foi, leur

calme conviction que toutes les autres religions étaient des folies, la certitude absolue que l'islam apportait à leurs âmes, l'exaspéraient. Qui était ce misérable imposteur de Mahomet, qui avait ainsi fait des esclaves spirituels de tant de millions d'hommes ? Il le connaissait peu. Il avait simplement pensé à lui comme au faux prophète mentionné dans l'Apocalypse ; le plus réussi parce que le plus impudent de tous les faux prophètes. Il avait classé Mahomet avec le prophète mormon, et le chef des Dowieites¹, mais maintenant il résolut soudainement d'en savoir plus sur lui. Il envoya au Caire chercher le Coran de Sale et les deux biographies les plus connues de Mahomet. Il les lut attentivement, et avant de les avoir terminées, il se trouva rempli d'admiration pour le génie de l'Arabe ignorant qui, bien que ne sachant ni lire ni écrire, avait dicté le Coran et imposé sa révélation à tant de nations de divers degrés d'intelligence et de civilisation. Et, à sa grande surprise, il découvrit que le credo de l'Islam, dans la mesure où il s'appliquait, était excellent. Certes, il enseignait que Ma-

1 Membre de la *Christian Catholic Apostolic Church in Zion*, une organisation religieuse principalement centrée à Zion City, près de Chicago, dans l'Illinois, fondée en 1896 par John Alexander Dowie et consacrée à l'origine à la pratique d'une vie religieuse communautaire, à la guérison par la foi et à l'abstinence.

homet était un prophète, mais il ne disait rien du repentir, de la foi au Christ et de l'amour du prochain. Si l'on pouvait ajouter ces notions à l'enseignement de Mahomet, l'antagonisme entre le mahométisme et le christianisme cesserait, et le premier ne serait guère plus qu'une des nombreuses variantes du second.

Alors que le révérend Wallace était assis un soir près de la porte ouverte de sa maison, il se souvint soudain que Mahomet avait prophétisé qu'après lui viendrait le Mahdi, dont les révélations compléteraient celles données par Mahomet - qui clôturerait la longue lignée de prophètes qui a commencé avec Adam. Supposons que ce Mahdi apparaisse réellement et qu'il enseigne la repentance, la foi en Christ et l'amour du prochain ! Il n'y aurait alors plus besoin de missions auprès des mahométans. Il n'y aurait plus de conflit entre les adeptes des deux grandes religions. Supposons que le Mahdi soit réellement inspiré, ou du moins qu'il soit un homme doté de la vision claire, de l'enthousiasme irrésistible, de la dévotion sublime, que le missionnaire américain était persuadé de posséder lui-même ! Que ne pourrait accomplir un tel homme ! Pourquoi ne serait-il pas, lui, le révérend Wallace, ce Mahdi !

Il se leva de sa chaise et sortit dans la nuit, très enthousiaste. Il avait besoin d'air. Il avait besoin de la solitude de la rivière, de la compagnie silencieuse et apaisante des étoiles, pour lui permettre de penser clairement. Il marcha de long en large le long de la rive du fleuve. La Croix du Sud brillait au-dessus de l'horizon, et pour la première fois, il fut impressionné par le fait que le ciel était couvert d'une multitude d'étoiles qu'il n'avait jamais vues dans sa maison américaine. Préfiguraient-elles les multitudes que lui, le Mahdi, conduirait à la connaissance de la vérité ? Il n'y avait rien d'impossible dans l'idée que les Arabes l'acceptassent comme le Mahdi. Ils étaient habitués à penser que le Mahdi pouvait apparaître n'importe quand. S'il se proclamait comme le prophète annoncé par Mahomet, il y aurait ceux qui l'accepteraient immédiatement comme ils avaient accepté de nombreux faux Mahdis de temps à autre. Il compléterait la révélation de Mahomet, et quelles que soient les doctrines étranges qu'il prêcherait, ses adeptes les considéreraient comme égales en autorité à celles du Coran. Il pourrait, à terme, être reconnu par l'ensemble du monde mahoméтан, et la transformation qu'il opérerait serait encore plus grande que celle opérée par Mahomet lorsqu'il transforma des millions de païens en monothéistes dévoués. C'est pour

cela que la Providence l'avait envoyé en Afrique, et avait fait échouer sa mission initiale de façon si humiliante. Une expérience amère lui avait appris qu'une attaque frontale contre le mahométisme était sans espoir, afin de lui montrer la vraie façon de traiter avec les mahométans. Comme il était grand et glorieux, l'avenir qui l'attendait, maintenant qu'il savait ce que la Providence lui avait assigné !

Il n'y avait qu'une chose qui le troublait. Comment pouvait-il dire aux Mahométans de s'en remettre au Christ seul pour leur salut ? Ils ne le feraient jamais, car ce ne serait rien de moins que l'abandon de leur propre prophète. Serait-il justifié d'enseigner que le salut doit être recherché à travers le Christ et Mahomet ? L'ajout du nom de Mahomet ne serait après tout que du superflu. Elle ne pourrait faire aucun mal et, compte tenu des énormes intérêts en jeu, elle serait justifiable. Oui ! Il décida qu'amener le mahométisme dans des relations si étroites avec le christianisme qu'il importerait peu qu'un homme se dise baptiste, méthodiste ou mahométan, serait l'œuvre la plus noble qu'un être humain puisse accomplir, et que si cela pouvait se faire par une reconnaissance purement nominale de Mahomet comme prophète inspiré, ce serait une folie criminelle de refuser cette reconnaissance. D'ailleurs, il

s'était presque convaincu que Mahomet, malgré les erreurs qu'il enseignait, était en réalité un prophète. Sinon, comment aurait-il pu réussir comme il l'avait fait ?

— Je suis le Mahdi ! s'écria le missionnaire en levant les mains au-dessus de sa tête dans une extase d'enthousiasme. Cette fois, je vais réussir. Je serai le saint Paul d'une nouvelle dispensation. Le monde résonnera de mon nom.

Deux Arabes qui passaient par là virent l'Américain tomber à genoux près de la rivière, le virent lever son visage vers le ciel, et l'entendirent prier longuement et avec ferveur dans sa propre langue. Et quand il inclina son front et toucha le sol, ils s'étonnèrent de voir un infidèle prier comme un fidèle.

M. Wallace avait économisé de l'argent sur son salaire pendant son séjour à Khar-toum, et il avait en outre un petit revenu indépendant. Il allait pouvoir vivre à la manière simple des Arabes sans ressentir la perte de son salaire. Le lendemain matin, il se rendit au bazar et acheta une *djellaba* bleue et un turban blanc. Il coupa court ses longs cheveux noirs. Son teint, naturellement foncé, était devenu à peine plus pâle que celui de l'Arabe moyen des villages, en raison de son exposition continue au Soleil. Habillé comme un Arabe, et parlant l'arabe avec une

parfaite aisance, sa véritable nationalité ne serait pas soupçonnée. Il se faisait appeler Yusuf Abdallah. Il prierait dans les mosquées et dans les rues comme les Arabes, et personne d'autre que lui ne saurait, en s'inclinant vers la Mecque et en s'agenouillant sur son tapis de prière, que ses prières étaient celles d'un chrétien. Il était impatient de commencer sa nouvelle carrière. Il avait pris la décision de disparaître secrètement de Khartoum. Le révérend Wallace disparaîtrait à jamais, à moins que, peut-être, après avoir établi sa position de Mahdi et converti toute l'Égypte, il ne révéla son véritable nom. Jamais il ne s'était senti aussi exalté en esprit que lorsqu'il se regarda dans le verre et a dit « Salaam ! Ya Yusuf ! » Dans la robe arabe, il sentit qu'il n'était plus un Américain. Il était arabe de part en part. Il n'était pas seulement déguisé. Son âme avait pris la couleur et la texture d'une âme arabe - c'est ce qu'il se disait. Il pensait même faire un jour un pèlerinage à la Mecque.

Deux jours plus tard, Yusuf Abdallah monta à bord d'un bateau à vapeur qui se rendait à Gondokoro. La disparition du révérend Wallace de Khartoum suscita peu d'intérêt. On se souvenait qu'il aimait collectionner les papillons et les mites, et qu'on l'avait souvent vu sur la rive du fleuve, déterminé à capturer un insecte aux ailes brillantes. Se-

lon toute probabilité, il était tombé dans la rivière et le courant rapide l'avait emporté. Il avait vécu une vie si solitaire qu'il n'y avait personne pour le pleurer. L'aumônier irlandais prit possession des quelques objets qu'il avait laissés derrière lui et les rangea soigneusement en attendant son éventuel retour. En quinze jours, les Arabes avaient oublié qu'il y avait eu un tel homme, et même l'aumônier ne se souvint de lui que lorsqu'il remarqua par hasard une lampe que le missionnaire avait laissée derrière lui. « Pauvre garçon ! Sa lumière s'est éteinte pour toujours », tel fut le seul hommage que l'aumônier rendit à l'homme disparu.

II

Yusuf Abdallah trouvait Gondokoro délicieux après la monotonie plate et fumante de Khartoum. Le plateau herbeux à vingt pieds au-dessus de la rivière, le feuillage dense de la forêt qui séparait la colonie du cœur de l'Afrique sauvage, les montagnes bleues qui semblaient vaciller dans l'air chaud, rafraîchissaient l'âme de l'homme qui avait vécu si longtemps dans la plaine boueuse, malodorante et surpeuplée de Khartoum. Le fleuve, qui n'avait pas encore été contaminé par les marécages de la région de Bahr-el-Gazal,

coulait avec un courant clair et fort devant le petit village. L'air était chaud, mais il y avait une certaine fraîcheur, due peut-être au fait que Gondokoro se trouvait bien au-dessus du niveau de la mer. Une montagne au sommet arrondi, derrière laquelle le Soleil se levait le matin, ressemblait de près à une montagne qu'il avait regardée des milliers de fois depuis la porte de la maison de son enfance en Nouvelle-Angleterre, et il se plaisait à imaginer que c'était la même montagne familière qui, comme la colonne de nuage, l'avait précédé pour lui montrer le chemin de l'Afrique, et s'était posée contre Gondokoro comme un signe qu'ici était le lieu que la Providence avait préparé pour lui.

Gondokoro, qui, à l'époque des marchands d'esclaves, avait eu une certaine importance, était maintenant ruinée et à moitié déserte. Une vingtaine d'Arabes et un nombre équivalent de Nègres, ainsi que l'inévitable négociant grec, constituaient toute la population de la ville. Yusuf prit possession d'une maison déserte, la meubla d'une table, de deux chaises et d'un lit indigène acheté au Grec, et ne perdit pas de temps pour proclamer hardiment qu'il était le Mahdi. Les Arabes l'écoutèrent sans surprise. Ils savaient que le Mahdi devait venir, et que beaucoup de faux Mahdis avaient paru depuis la mort de Mahomet. Il n'était, à leurs

yeux, pas du tout improbable que cet étranger soit le vrai Mahdi, et ils étaient tout à fait prêts à l'écouter.

Lorsque Yusuf leur prêcha sa nouvelle révélation, ils n'eurent aucune difficulté à l'accepter. Tous les faux Mahdis avaient promis la guerre. Lui seul promettait la paix. Il fallait s'attendre à ce que la prédication du vrai Mahdi soit très différente de celle des faux Mahdis. Yusuf était de toute évidence un fidèle disciple de Mahomet - un musulman plus dévot que n'importe lequel d'entre eux. Ses enseignements étaient intelligibles et attrayants. Voici enfin le véritable Mahdi, que le monde musulman avait si longtemps attendu. En peu de temps, Yusuf avait converti presque tous les Arabes et les nègres de Gondokoro, et même les sauvages Bari qui, de temps en temps, erraient dans la ville, l'écoutaient avec révérence, et un certain nombre d'entre eux sont devenus ses disciples. Son premier assaut en tant que Mahdi sur le mahométisme fut incontestablement un grand succès. Il fut encouragé et exalté en conséquence. Il avait commencé son travail avec la conscience qu'il n'était pas exactement ce qu'il s'était représenté. Cinq mois ne s'étaient écoulés qu'il croyait en lui-même et en son rôle de prophète. Il était convaincu que Mahomet avait été divinement inspiré lorsqu'il avait prédit la venue du Mahdi. Il

était maintenant certain qu'il était l'instrument du Ciel, forgé dans le feu de l'échec, jusqu'à ce qu'il soit rendu apte à accomplir le travail préparé pour lui. Il était convaincu que dans peu de temps, dès que sa foi se serait un peu renforcée, il serait capable de faire des miracles. Déjà, à deux reprises, il avait imposé les mains à des malades et ceux-ci avaient guéri. Bientôt, il tenterait un miracle plus frappant, comme, peut-être, faire dépérir un palmier sur son ordre. L'arbre lui obéirait, car il n'était pas déjà rempli de l'Esprit divin ! Et quand les mahométans verraient qu'il avait le témoignage des miracles, ils n'hésiteraient pas un instant à l'accepter.

Ayant achevé la conquête de Gondokoro, Yusuf envisagea de se rendre en Ouganda, où il savait qu'il y avait de nombreux adeptes de Mahomet et pas mal de chrétiens. Il les ajouterait à son groupe, car il était maintenant convaincu qu'il avait une mission auprès des chrétiens aussi bien que des mahométans. Il prévoyait que l'Ouganda tout entier, avec sa population foisonnante, l'accepterait. Lorsque cela serait accompli, il serait prêt pour un retour triomphal à Khartoum, et la conversion de toute l'Égypte. Il était forcé d'admettre que certains obstacles se dressaient sur le chemin de cette invasion projetée de l'Ouganda. La marche y serait longue

et difficile, et les tribus qu'il rencontrerait seraient hostiles. Il serait peut-être bon de différer le voyage pour un temps, jusqu'à ce que ses pouvoirs miraculeux soient plus développés et qu'il puisse appeler les anges à son aide en cas de danger.

C'est au mois de janvier que Yusuf avait quitté Khartoum. Au mois d'octobre suivant, un bateau à vapeur du gouvernement était sur le point de quitter Khartoum pour le Nil blanc. Le lieutenant Scrope, un jeune officier du *Royal Engineers*, devait accompagner le vapeur, afin de vérifier la véracité du rapport selon lequel le Sudd se formait à nouveau dans la région de Bahr-el-Ghazal et promettait de bloquer le fleuve.

— Une fois que vous en aurez fini avec cette affaire, dit le commandant de Scrope, vous irez à Gondokoro pour nous débarrasser du nouveau Mahdi. Nous avons eu assez d'ennuis avec le dernier Mahdi, et nous n'avons pas l'intention d'en tolérer un autre. Pour autant que nous le sachions, ce type n'a pas encore fait d'histoires, mais je ne veux pas qu'il ait d'autres occasions de faire des histoires. Vous l'inviterez à revenir à Khartoum avec vous, et vous veillerez à ce qu'il accepte l'invitation. Évitez de faire des histoires si vous le pouvez, et je pense qu'avec un peu de tact vous pourrez gérer la chose.

Le lieutenant Scrope arriva à Gondokoro avant que Yusuf n'ait décidé de la date de son départ pour l'Ouganda. À peine le bateau à vapeur avait-il été amarré à la rive du fleuve, à un endroit où une dépression dans la falaise permettait au canon Maxim du pont supérieur de balayer la ville, que Scrope, accompagné d'un soldat soudanais, se dirigea vers la maison du Mahdi et, soulevant le rideau qui tenait lieu de porte, entra, laissant le soldat à l'extérieur.

Yusuf était assis, lisant près de la table. Le lieutenant se redressa vivement et salua, en employant en même temps le salut d'usage d'un chrétien à un mahométan. Yusuf répondit en accueillant son visiteur et en lui demandant de s'asseoir.

— Tu es donc le Mahdi, dit l'Anglais, parlant toujours en arabe.

— Tu l'as dit, répondit Yusuf.

Et il fixa Scrope d'un regard sévère et ferme, ses yeux brillants et perçants défiaient la contradiction.

Scrope lui rendit son regard inébranlable, et ce faisant, il se rendit compte qu'il y avait quelque chose de familier dans le visage de cet homme. Il jeta un coup d'œil au livre que le Mahdi était en train de lire, et vit par le titre, alors que le livre était ouvert et

face vers le bas sur la table, qu'il s'agissait d'un volume de sermons anglais. Puis il remarqua qu'en plus d'un filet à insectes et d'une bouteille contenant manifestement un produit chimique utilisé pour conserver les insectes, il y avait sur la table une Bible anglaise et le Coran de Sale. Voilà un Arabe qui lisait l'anglais et qui collectionnait les papillons !

« Bon sang ! » pensa le lieutenant, « je me demande si ce type n'est pas un renégat anglais ! »

Scrope regarda à nouveau intensément le Mahdi.

— J'y suis ! s'est-il exclamé en anglais. Vous êtes le missionnaire américain qui a disparu de Khartoum l'hiver dernier. Vous êtes donc devenu un fantôme et vous vous êtes fait passer pour un Mahdi. C'est plutôt un début bizarre pour un missionnaire !

— Ce que j'étais n'a pas d'importance, répondit Yusuf en anglais. Je suis maintenant le Mahdi - le prophète dont Mahomet a prédit la venue. Je suis le messenger du Très-Haut, envoyé pour appeler ces gens au repentir.

— C'est très bien, dit Scrope, mais vous voyez, nous avons un peu d'expérience avec les Mahdis et cette engeance n'est pas popu-

laire chez nous. Je pense que vous feriez mieux de venir à Khartoum avec moi demain. J'ai l'ordre de vous y inviter.

— Vous voulez dire, dit Yusuf, que vous avez l'intention de m'arrêter et de me transporter de force à Khartoum,

— O ! nous appellerons cela une invitation... une invitation pressante, si vous voulez, répondit l'Anglais. Vous n'êtes pas très en sécurité ici. Les Bari, vous le savez, peuvent vous attaquer n'importe quand. Vous serez bien à l'aise sur le bateau à vapeur.

— Vous ferez une chose méchante et blasphématoire si vous vous mêlez de mon travail, s'écria le Mahdi en se levant et en faisant face à Scrope avec une dignité passionnée que le lieutenant, malgré lui, admira. Faites attention ! En vous élevant contre moi, vous vous élevez contre un envoyé d'en haut.

— Précisément, dit Scrope d'un ton apaisant. Faites comme vous l'entendez. Soyez seulement prêt à partir demain à dix heures. Dites ce que vous voulez à vos gens, mais ne leur suggérez pas qu'une dispute serait utile. J'ai suffisamment de forces avec moi pour anéantir Gondokoro si cela s'avérait nécessaire, ce qui, bien sûr, ne sera pas le cas, car je vois que vous ferez ce qui est raisonnable.

Yusuf s'enfonça dans son fauteuil et se couvrit le visage de ses mains. Scrope vit une larme couler entre les doigts serrés. Il se leva brusquement et dit :

— Je dois partir maintenant. Je viendrai vous chercher demain à neuf heures précises. Vous n'aurez pas de problèmes à Khartoum, et si vous voulez retourner dans votre pays, je ne doute pas qu'on vous le permette.

Le Mahdi ne répondit pas, ni ne releva son visage de ses mains. Scrope sortit tranquillement, se demandant si Yusuf était un imposteur ou un fou, et plutôt enclin à accepter cette dernière hypothèse comme la solution la plus simple du phénomène sans précédent d'un missionnaire américain devenu mahométan.

Le lendemain matin, à neuf heures précises, le lieutenant Scrope, accompagné de dix soldats soudanais et d'un sergent anglais, arriva devant la maison du Mahdi. Il trouva toute la population de Gondokoro rassemblée en face de la maison, attendant manifestement l'apparition du Mahdi. Les hommes n'étaient manifestement pas armés et rien n'indiquait qu'ils envisageaient la violence. Il était évident que le Mahdi les avait rassemblés, et Scrope supposa que c'était pour leur faire des adieux formels.

Le rideau de la maison du Mahdi fut

bientôt levé, et il sortit. Il passa lentement devant le lieutenant, sans le voir apparemment. Sa tête était légèrement inclinée, et ses yeux fixés sur le sol. Une main était portée dans la poitrine de sa djellaba, et l'autre pendait à son côté. Arrivé à mi-chemin entre sa maison et les gens rassemblés, il s'arrêta et se tournant vers Scrope, il dit en anglais :

— Ai-je la permission de dire quelques mots à mon peuple ?

— Certainement, répondit Scrope. Prenez dix minutes si vous le souhaitez. Il n'y a pas d'urgence.

Le Mahdi se redressa de toute sa hauteur et commença à parler.

— Mon peuple, dit-il, je suis sur le point de vous quitter. Je vais faire un long voyage, mais je reviendrai. Je reviendrai dans des vêtements plus brillants que le soleil de midi, et avec moi, il y aura une légion d'anges, qui témoigneront pour moi. Gardez la foi que je vous ai enseignée. Vivez en paix avec tous les hommes, et attendez avec patience mon retour certain.

Il cessa de parler, et la main qui était dans sa poitrine fut portée à sa bouche.

— Ici ! Pas de ça ! s'écria le lieutenant en s'élançant en avant.

Mais il arriva trop tard. Le Mahdi se retourna et le regarda avec des yeux qui semblaient exultants, un sourire à la fois triomphant et méprisant. Soudain, ses traits se déformèrent de façon effrayante. Il s'agrippa au col de sa robe comme pour la déchirer. Un cri horrible, rauque, inhumain, jaillit de sa poitrine gonflée, et il tomba presque aux pieds du lieutenant.

Scrope s'agenouilla aux côtés du Mahdi.

— Acide prussique ! murmura-t-il en lui-même, tandis que la faible odeur lui parvenait aux narines. L'homme était bien mort.

Scrope se leva et s'adressa aux gens qui étaient restés des spectateurs silencieux de la mort du Mahdi :

— Vous avez entendu ce que votre prophète a dit. Enterrez-le décentement, obéissez à ses ordres et attendez son retour.

Alors qu'il ramenait ses hommes vers le bateau à vapeur, il entendit les gémissements des femmes et accéléra le pas, car ce bruit le troublait.

— Je donnerais cher, dit Scrope au sergent, alors que le navire larguait les amarres et filait vers Khartoum. Je donnerais beaucoup pour savoir si ce pauvre mendiant était complètement fou ou si ce n'était qu'un imposteur ordinaire. En tout cas, il nous a épar-

gné bien des soucis, et si ses gens attendent tranquillement son retour, nous n'aurons pas à nous plaindre.